JAVIER CERCAS

# Terra Alta

roman traduit de l'espagnol
par Aleksandar Grujičić et Karine Louesdon

*ACTES SUD*

*À Raül Cercas et Mercè Mas, ma Terra Alta.*

# PREMIÈRE PARTIE

# 1

Melchor se trouve encore dans son bureau, brûlant d'impatience de voir son service de nuit s'achever, quand le téléphone sonne. C'est le collègue de garde à l'accueil du commissariat : il y a deux morts au mas des Adell, annonce-t-il.

— Les Adell des Cartonneries Adell ? demande Melchor.

— Ceux-là mêmes, répond l'agent. Tu sais où ils habitent ?

— Du côté de la route de Vilalba dels Arcs, non ?

— Exact.

— On a quelqu'un là-bas ?

— Ruiz et Mayol. Ils viennent d'appeler.

— J'y vais.

Jusque-là, la nuit a été tranquille, comme d'habitude. À cette heure avancée, il ne reste presque personne au commissariat et, alors que Melchor éteint les lumières, ferme le bureau et descend l'escalier désert tout en enfilant sa veste, la quiétude des lieux est si compacte qu'elle lui rappelle ses débuts ici, en Terra Alta, lorsqu'il était encore accro au grand tumulte de la ville et que le silence de la campagne le maintenait éveillé, ce qui lui valait des nuits d'insomnie qu'il surmontait grâce aux somnifères et à la lecture de romans. Ce souvenir lui restitue une image oubliée : celle de l'homme qu'il était quatre ans plus tôt, à son arrivée en Terra Alta ; il lui restitue aussi une certitude : cet individu-là et lui sont désormais deux personnes différentes, aussi opposées qu'un malfaiteur et un homme qui respecte la loi, comme peuvent l'être Jean Valjean et M. Madeleine, le héros dédoublé et contradictoire des *Misérables*, son roman préféré.

Au rez-de-chaussée, Melchor attrape son Walter P99 9 mm et une boîte de munitions dans l'armoire à armes, se dit que ça fait trop longtemps qu'il n'a pas lu *Les Misérables* et qu'il doit se faire une raison : ce matin il ne prendra pas le petit-déjeuner avec sa femme et sa fille.

Rendu au garage, il monte dans une Opel Corsa et, tandis qu'il débouche sur l'aire de jeux qui s'étend devant le commissariat, appelle le sergent Blai.

— J'espère pour toi que c'est important, l'Espagnolard, râle le sergent d'une voix plongée dans le sommeil. Sinon je te pends par les couilles.

— Il y a deux cadavres au mas des Adell, dit Melchor.

— Les Adell ? Quels Adell ?

— Ceux des Cartonneries Adell.

— Tu déconnes ?

— Oui, bien sûr, dit Melchor. Une patrouille vient d'appeler. Ruiz et Mayol y sont déjà. Je suis en route.

Subitement réveillé, le sergent Blai entreprend de lui donner des instructions.

— Ne me dis pas ce que j'ai à faire, l'interrompt Melchor. Juste une chose : j'appelle Salom et la scientifique ?

— Non, les coups de fil, c'est moi qui m'en charge, dit le sergent Blai. Il faut prévenir le ban et l'arrière-ban. Occupe-toi de sécuriser la scène de crime, des scellés…

— T'inquiète, sergent, l'interrompt de nouveau Melchor. J'y suis dans cinq minutes.

— Laisse-moi une demi-heure, répond le sergent Blai avant de marmonner, plus pour lui-même qu'à l'intention de Melchor : Les Adell, putain de merde. Ça va faire un joli bordel.

Sans déclencher la sirène ni fixer le gyrophare sur le toit de l'Opel Corsa, Melchor roule à toute allure dans les rues de Gandesa, pour l'heure presque aussi désertes que l'escalier et les couloirs du commissariat. Presque, seulement : de temps à autre, il croise un cycliste en tenue de cycliste, un joggeur en tenue de joggeur, une voiture dont on ignore si elle revient d'une longue nuit de samedi ou commence un long dimanche. Le jour se lève en Terra Alta. Un ciel couleur cendre prélude à une matinée sans soleil et, au niveau de l'hôtel Piqué, Melchor

tourne à gauche et sort de Gandesa en prenant la route de Vilalba dels Arcs. Il accélère encore et au bout de quelques minutes quitte la chaussée pour continuer sur un chemin de terre qui aboutit à une propriété cent mètres plus loin. Celle-ci est ceinte d'un haut mur de pierre hérissé de tessons de verre et presque entièrement recouvert de lierre. Le large portail, en métal brun, est entrouvert et, garé devant, un véhicule de patrouille a laissé ses lumières bleues clignoter dans l'aube ; à côté de la voiture, Ruiz semble vouloir consoler une domestique de type sud-américain, qui pleure assise sur un banc de pierre.

Melchor descend de la voiture et demande à Ruiz ce qu'il s'est passé.

— Je ne sais pas, répond le patrouilleur en désignant la femme. Cette dame est la cuisinière de la maison. C'est elle qui a appelé. Elle dit qu'il y a deux morts à l'intérieur.

La femme tremble de la tête aux pieds et, le visage baigné de larmes, sanglote en pressant ses mains sur ses genoux. Melchor essaie de la calmer et lui pose la même question que lui a posée Ruiz, mais n'obtient en retour qu'un regard terrorisé et un balbutiement incompréhensible.

— Et Mayol ? demande Melchor.

— Dedans, répond Ruiz.

Melchor demande à son collègue de sceller l'entrée et de rester sur place pour prendre en charge cette femme et attendre les autres. Il franchit ensuite le portail surveillé par deux caméras en circuit fermé, et foule d'un pas décidé un sentier qui mène à un jardin bien entretenu – saules, mûriers et cerisiers, roses, digitales pourpres, marguerites, pivoines, iris, géraniums, violettes et jasmins y poussent entourés de pelouse – puis, après un détour, découvre la façade de la vieille bâtisse de deux étages que l'on voit depuis le carrefour, avec sa grande porte en bois, ses balcons en fer forgé et ses combles aménagés aux fenêtres reliées par une corniche ornée de moulures. Appuyé sur le chambranle de la porte, Mayol l'aperçoit et, les jambes légèrement fléchies et le pistolet empoigné à deux mains – le bleu marine de son uniforme se détachant sur le fond ocre foncé de la façade –, semble lui faire signe d'approcher.

Melchor dégaine son arme et au même instant reconnaît le dessin tarabiscoté d'un pneu sur la terre du sentier, qui s'élargit jusqu'à former une esplanade devant la porte entrouverte.

— T'es déjà entré ? demande-t-il à Mayol en s'appuyant contre l'autre montant du chambranle.

— Non.

— Il y a quelqu'un à l'intérieur ?

— Je n'en sais rien.

Melchor constate que la serrure de la porte n'a pas été forcée. Il observe ensuite Mayol : celui-ci transpire à grosses gouttes et la peur se lit dans ses yeux.

— Reste derrière moi, lui dit-il.

Melchor envoie un coup de pied contre la porte et pénètre dans le mas. S'entourant de toutes les précautions, Mayol dans son sillage, il inspecte le sombre rez-de-chaussée : une entrée avec un portemanteau, un grand coffre, des vitrines garnies de livres et des fauteuils, un ascenseur, une salle de bains, deux chambres meublées de grandes armoires et d'aiguières en céramique, les lits intacts, une cave à vin bien fournie. Il monte ensuite au premier étage par un escalier en pierre qui mène à un grand salon éclairé par une unique lampe suspendue au plafond. Ce qu'il y voit le plonge, durant de longues secondes, dans une sensation dérangeante d'irréalité dont il est arraché par le gémissement d'agonie de Mayol en train de vomir par terre.

— Nom de Dieu ! bredouille le patrouilleur en crachant une nouvelle bouillie répugnante, composée de bile et de résidus de nourriture. Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ?

C'est la première fois que Melchor est confronté à une scène de meurtre depuis qu'il est en Terra Alta. Avant cela, il en a souvent été témoin, mais il ne se souvient pas d'avoir jamais rien vu de semblable.

Deux amas ensanglantés de chair rouge et violacée se trouvent face à face, sur un canapé et un fauteuil baignés d'un liquide grumeleux – mélange de sang, viscères, cartilages, peau – qui a aussi éclaboussé les murs, le sol et même la hotte de la cheminée. Une violente odeur de sang, de chair torturée et de supplice flotte dans l'air, ainsi qu'une impression étrange, comme si ces quatre murs avaient conservé les hurlements du calvaire

auquel ils ont assisté ; en même temps, Melchor croit percevoir dans l'atmosphère de la pièce – et c'est probablement ce qui le trouble le plus – comme un parfum d'exultation ou d'euphorie, quelque chose qu'il ne parvient pas à définir avec des mots et qui, s'il les trouvait, se laisserait éventuellement définir comme les vestiges festifs d'un carnaval macabre, d'un rituel dément, d'un joyeux sacrifice humain.

Fasciné, Melchor avance vers ce double amoncellement de chair terrifiant, prenant garde de ne pas piétiner d'indices (il y a par terre deux morceaux de tissu déchirés et trempés de sang, qui ont sans doute servi à bâillonner quelqu'un) et, s'approchant du canapé, se rend tout de suite compte que les deux masses ensanglantées sont les deux cadavres méticuleusement torturés et mutilés d'un homme et d'une femme. On leur a crevé les yeux, arraché les ongles, les dents et les oreilles, on leur a coupé les mamelons, on leur a ouvert le ventre de haut en bas pour en extirper les tripes et les éparpiller tout autour. Hormis cela, il suffit de voir leurs cheveux d'un gris blanchâtre et leurs membres décharnés et flasques (ou ce qu'il en reste) pour comprendre qu'il s'agit de deux personnes âgées.

Melchor se dit qu'il pourrait contempler ce spectacle durant des heures à la lumière asthénique de la lampe suspendue au plafond.

— Ce sont les Adell ? demande-t-il.

Mayol, resté à quelques mètres de distance, s'approche, et il réitère sa question.

— Je crois bien, répond le patrouilleur.

Melchor est déjà tombé sur des photos des Adell dans la presse régionale et les publications de la comarque, mais il ne les a jamais rencontrés et il lui est impossible de reconnaître son souvenir à la vue de cette boucherie.

— Reste ici et que personne ne touche à rien, dit-il à Mayol. Le sergent Blai ne va pas tarder. Je vais jeter un œil.

Le mas, immense, semble rempli de chambres et a été rénové dans un style qui évoque à Melchor les reportages des revues d'architecture : la structure d'origine a été préservée et le reste mis au goût du jour. Entre le rez-de-chaussée et le premier étage, dans une petite pièce qui est peut-être un ancien cellier, Melchor

trouve un mur d'écrans éteint ; c'est la salle de contrôle, et toutes les alarmes ont été déconnectées.

Il monte au deuxième étage et entre dans une vaste pièce rectangulaire desservie par six portes dont deux sont grandes ouvertes. Derrière la première, une chambre avec un lit deux places où règne un chaos digne d'une mise à sac : le lit a été dépouillé de ses draps, oreillers, couvre-lit et matelas, lesquels gisent dans un coin, éventrés et empilés ; les tables de chevet, les commodes et les armoires ont été fouillées et vidées sans ménagement ; ici et là des chaises et des fauteuils renversés, des pyjamas, des vêtements et des sous-vêtements, et des débris de plastique, de verre et de métal qui – Melchor le constate après examen – proviennent de téléphones portables détruits dont on a retiré la carte SIM ; il y a également des flacons de médicaments, des crèmes, des potions, des chaussures, des pantoufles, des revues, des journaux, des documents, des morceaux de tasses et de verres, des coffres vidés ; un magnifique crucifix en bois et marbre, une peinture à l'huile du Sacré-Cœur de Jésus et plusieurs photos de famille dans des cadres en argent ont été arrachés des murs et jetés sur le carrelage historié. Melchor en déduit qu'il s'agit de la chambre à coucher du couple et, constatant cette pagaille, se demande si les assassins étaient de simples voleurs ou s'ils cherchaient quelque chose qu'ils ont peut-être trouvé ; ou peut-être pas.

Il se dirige ensuite vers l'autre chambre dont la porte est ouverte et y découvre un autre cadavre, celui d'une femme aux cheveux couleur paille, à la peau très blanche et de constitution robuste, assise par terre à côté du lit défait, le dos appuyé contre une cloison, la tête basculée sur une épaule. La femme sans vie porte une chemise de nuit couleur crème et un peignoir bleu, et à ses yeux ouverts on croirait qu'elle a vu le diable. Un filet de sang séché descend à la verticale en direction du nez et de la bouche depuis un orifice de la taille d'une pièce de dix centimes sur son front.

Melchor examine les quatre dernières pièces – un salon et trois chambres –, mais n'y voit rien d'anormal. Il monte au troisième étage occupé par le grenier, se rend vite compte que les intrus n'y ont pas mis les pieds et, se penchant par une fenêtre,

aperçoit cinq voitures déjà garées devant le portail de la propriété et décide de descendre.

Le sergent Blai et le caporal Salom sont en train de contempler les cadavres du vieux couple quand Melchor les rejoint au rez-de-chaussée. Derrière eux, trois collègues de la police scientifique préparent en silence leur équipement et leur matériel. Blai, apercevant Melchor, lui demande :

— D'autres corps ?

Le sergent vient d'avoir quarante-cinq ans, mais il ne les fait pas. Il est habillé d'un jean moulant et d'une chemise à carreaux qui souligne ses biceps et ses pectoraux et, sous un crâne sans cheveux, ses yeux bleus, francs et clairs observent le massacre avec un mélange d'incrédulité et de dégoût.

— Oui, répond Melchor. Une femme. Tuée d'une balle dans la tête, mais elle n'a pas été torturée.

— La domestique roumaine, certainement, avance Blai. La cuisinière dit qu'elle dormait sur place.

— La chambre du couple a été mise à sac, poursuit Melchor. Enfin je crois que c'est leur chambre. Il y a des restes de portables par terre, on les a proprement démolis. Vous avez vu les traces de pneus, dans le jardin ?

Le sergent Blai acquiesce sans quitter les Adell des yeux.

— C'est le seul truc qui me paraît bizarre, dit Melchor. Tout le reste sent les professionnels à plein nez.

— Ou des psychopathes, suggère Blai. Pour ne pas dire des possédés. Qui d'autre aurait pu faire une chose pareille ?

— J'ai tout de suite pensé à ça en entrant, admet Melchor. Un rituel. Mais je n'y crois plus.

— Pourquoi ? demande Blai.

Melchor hausse les épaules.

— La porte n'a pas été forcée. Les caméras et les alarmes ont été déconnectées. Ils ont détruit les portables et ils ont pris les cartes SIM pour qu'on ne puisse pas tracer les appels du couple. Et les deux vieux ont été méticuleusement torturés. Un boulot d'experts. Un cambriolage, pourquoi pas, peut-être qu'ils ont pris des bijoux et de l'argent, mais je n'ai pas vu de coffre-fort. Un carnage pareil pour un cambriolage ? Ils cherchaient probablement quelque chose et c'est pour ça qu'ils les ont torturés.

— Probablement, dit le sergent Blai. De toute façon, ce n'est pas parce que c'est des pros que ça n'est pas des psychopathes. Ou un rituel. T'en penses quoi, Salom ?

Le caporal semble hypnotisé par les deux cadavres, apparemment incapable d'en croire ses yeux. Le choc l'a départi de son habituel air serein : il est légèrement pâle, légèrement décomposé, il respire par la bouche ; un minuscule tremblement parcourt sa lèvre supérieure. Il arbore une barbe fournie, un embonpoint et des lunettes démodées qui le font paraître bien plus âgé que Blai, alors qu'il n'est que de deux ans son aîné.

— Là, comme ça, je n'y vois pas l'œuvre de pros, répond-il. Si ça se trouve, tu as raison, on a peut-être affaire à de vrais tarés.

— Tu les connaissais ? demande Blai.

— Le couple ? demande Salom avec un geste vague en direction des corps mutilés. Bien sûr. Leur fille et leur beau-fils sont des amis. Depuis toujours. Et, à l'intention de Melchor : Ta femme les connaît aussi.

Un silence s'installe durant lequel Salom parvient enfin à dominer le tremblement de sa lèvre. Le sergent Blai soupire, résigné, avant d'annoncer :

— Bon, je vais appeler Tortosa. On ne peut pas être tout seuls sur ce coup-là.

Pendant que le sergent s'entretient avec l'unité territoriale d'investigation de Tortosa, Melchor et Salom restent encore un moment à contempler le massacre.

— Tu sais à quoi je pense ? demande Melchor.

Salom reprend peu à peu ses esprits. Du moins c'est l'impression qu'il donne.

— À quoi ?

— À ce que tu m'as dit le jour où je suis arrivé ici.

— Qu'est-ce que je t'ai dit ?

— Qu'en Terra Alta il ne se passe jamais rien.

Secondé par deux collègues du groupe d'enquête, Melchor vient de découvrir que toutes les alarmes et les caméras de surveillance de la maison ont été déconnectées à vingt-deux heures quarante-cinq minutes le vendredi, quand un patrouilleur passe la tête par la porte de l'ancien cellier transformé en salle de contrôle.

— Le sous-inspecteur Gomà est arrivé de Tortosa, dit-il à Melchor. Barrera et Blai veulent que tu descendes.

Il est neuf heures et l'unité d'investigation de la Terra Alta, dirigée par le sergent Blai, est au grand complet dans le mas des Adell, soit la moitié du commissariat, y compris le chef, le sous-inspecteur Barrera. Depuis deux heures déjà, il règne dans la demeure une frénésie silencieuse. Des agents en uniforme et en civil vont et viennent, fouinent, discutent, échangent des informations, prennent des notes et des photos, filment, cherchent des empreintes digitales ou disposent des plots numérotés aux emplacements où ils trouvent ou croient avoir trouvé des indices, tout en tâchant de préserver la scène de crime et d'isoler ou de décrypter des pistes utiles pour élucider l'affaire. À l'entrée de la propriété, deux agents en uniforme bloquent depuis un moment le passage aux curieux et aux journalistes qui s'y massent de plus en plus nombreux. La matinée s'annonce chaude et humide ; le ciel grisâtre de l'aube a délivré quelques nuages ventrus et menaçants.

Dans le salon du rez-de-chaussée, le sous-inspecteur Barrera et le sergent Blai s'entretiennent avec un homme qui, devine Melchor, doit être le sous-inspecteur Gomà, nouveau chef de l'unité territoriale d'investigation de Tortosa. À ses côtés se tient une trentenaire au physique sec, le visage dur et le cheveu court, brun et bouclé ; elle a un iPad entre les mains et un cœur rouge traversé d'une flèche tatoué sur la clavicule ; c'est la sergente Pires. Melchor l'a déjà croisée à l'occasion d'une réunion à Tortosa mais il n'avait jamais remarqué son tatouage, à moins que celui-ci ne soit récent. Les quatre chefs regardent les cadavres martyrisés du vieux couple tandis que plusieurs agents de la police scientifique, portant combinaison blanche, gants bleus, surchaussures bleues et masque vert, s'affairent autour d'eux en silence ou en chuchotant, absorbés par leur tâche. Melchor s'arrête à quelques pas de là, certain que le sous-inspecteur Barrera et le sergent Blai laissent aux derniers arrivés le temps de traiter cette scène macabre, et il se demande si eux aussi sont capables de contempler des morts des heures durant. Le sergent Blai décrit dans le détail les tortures qu'on a vraisemblablement infligées aux corps des Adell, comme si celles-ci

ne s'offraient pas à la vue de tout le monde, puis prend soudain conscience de la présence de Melchor. Blai l'introduit au sous-inspecteur Gomà, qui lui serre la main avec un mélange de curiosité et de méfiance.

— Vous étiez le premier enquêteur sur les lieux ?

— Oui, dit Melchor. J'étais de service quand on m'a prévenu.

— Racontez-moi ce que vous savez.

Melchor le lui raconte pendant qu'ils se détournent des cadavres et se dirigent vers le centre de la pièce, suivis des autres. Auprès d'eux, la sergente Pires prend des notes sur son iPad et le sergent Blai ajoute de temps en temps des nuances ou des détails au récit de Melchor sans jamais le contredire. Quand Melchor a fini, le sous-inspecteur Gomà s'accorde un temps de réflexion avant de demander au sous-inspecteur Barrera et au sergent Blai de laisser deux de leurs hommes à l'entrée du mas et de réunir le reste de leurs effectifs au rez-de-chaussée.

Cinq minutes plus tard, un chœur de policiers s'est formé autour du sous-inspecteur Gomà et du sous-inspecteur Barrera dans le salon du rez-de-chaussée, et Gomà prend la parole. Il s'adresse à tout le monde, mais plus particulièrement aux membres de la police scientifique. Le sous-inspecteur promet d'être bref. Il dit qu'il est impossible d'exagérer quant à l'importance de l'affaire et les échos qu'elle aura sans doute dans les médias. Il dit que les enjeux sont considérables pour eux tous. Il dit que de grosses journées de travail les attendent, qu'ils ne seront pas en mesure de tout faire tout seuls et que des renforts continueront à arriver de Tortosa dans la matinée. Il dit qu'il est indispensable de préserver la scène de crime autant que possible et que, pour ce faire, il faut veiller à ne laisser personne monter aux étages, hormis la police scientifique. Il dit que les techniciens de la police scientifique doivent se partager la maison par secteurs et l'examiner dans ses moindres recoins, millimètre par millimètre, sans laisser échapper un seul indice, si minuscule soit-il et si insignifiant puisse-t-il sembler. Il désigne la sergente Pires et dit qu'elle sera chargée de mener l'enquête et de rédiger le rapport, et qu'il a besoin qu'un policier scientifique de la Terra Alta centralise les indices collectés afin de les lui remettre. Gomà interroge le sergent Blai du regard.